reCHERches

Culture et histoire dans l'espace roman

3 | 2009

Voisins, Frontières, Ouvertures

L'image de la Roumanie et des Roumains dans la littérature bulgare (fin du XIX^e siècle)

Lidiya Mihova

Traducteur : Ana Asenova (traduit du bulgare)

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cher/8040>

DOI : 10.4000/cher.8040

ISSN : 2803-5992

Éditeur

Presses universitaires de Strasbourg

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2009

Pagination : 87-96

ISBN : 978-2-35410-006-3

ISSN : 1968-035X

Référence électronique

Lidiya Mihova, « L'image de la Roumanie et des Roumains dans la littérature bulgare (fin du XIX^e siècle) », *reCHERches* [En ligne], 3 | 2009, mis en ligne le 15 décembre 2021, consulté le 17 décembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/cher/8040> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cher.8040>

Ce(tte) œuvre est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

L'image de la Roumanie et des Roumains dans la littérature bulgare (fin du XIX^e siècle)*

LIDIYA MIHOVA
Université de Strasbourg

Des générations de chercheurs définissent la période du Réveil national bulgare comme une époque de changements importants, socioculturels, politiques, intellectuels. Ces transformations prédéterminent les idées du temps sur la mobilité. Elles entraînent l'ambivalence des représentations sur nouveau et ancien, familier et étranger, proche et lointain. L'espace géographique fortement présent dans la littérature de la fin XIX^e siècle, est très souvent doté d'une charge sémantique et de valeurs contradictoires. Le monde est vu, analysé et valorisé de manière complexe. Les pays de l'Est et de l'Ouest, du Nord et du Sud, l'Asie, l'Europe, l'Orient ne sont plus de simples termes géographiques. Ce sont désormais des notions pourvues d'une charge idéologique et culturelle soit péjorative, soit méliorative. L'espace géographique devient sujet d'interprétations littéraires, de constructions métaphoriques, mythologiques, de symbolismes. Les toponymes (le Balkan, le Danube, l'Europe, la Russie) sont assez souvent transformés en figures emblématiques. La patrie et l'étranger reçoivent une charge symbolique spécifique.

Quel regard la littérature bulgare des dernières décennies du XIX^e siècle porte-t-elle sur la Roumanie, son plus proche voisin du Nord ? Comment cette vision concerne-t-elle les points cardinaux bulgares, les notions de

* Traduit du bulgare par Ana Asenova.

patrie et d'étranger, de proche et de lointain, de traditionnel, de moderne et les usages qu'on en fait? Quels sont les mécanismes et les fonctions de ces usages? Notre exposé abordera une partie de ces questions.

Au XIX^e siècle, la Roumanie devient un important centre d'attraction pour les Bulgares. La Bulgarie étant sous domination ottomane, la Roumanie donne refuge à des milliers d'immigrés politiques et économiques. Cette hospitalité peut être expliquée par l'autonomie relative de la Moldavie et de la Valachie à l'époque de la domination ottomane sur les Balkans. C'est en 1861 que l'Indépendance de l'État roumain est proclamée. Une indépendance réelle se réalisera après 1877 seulement. À cette date, la vie culturelle de la communauté bulgare dans les localités roumaines est depuis longtemps déjà objet de recherches pour des chercheurs bulgares et roumains. Le rôle de Brasov, de Bucarest, de Braila, centres culturels d'immigrés est jugé important par les Bulgares à l'époque du Réveil national. Une grande partie des œuvres littéraires des dernières décennies de la domination ottomane est rédigée en Roumanie. Plusieurs situent l'action des récits en milieu roumain. Les caractéristiques roumaines telles que les diffusent les périodiques bulgares et les ouvrages éducatifs de l'époque sont plutôt positives, bien que souvent trop marginales (Данова 1994: 95-96, 101). On trouve également des critiques concernant le comportement d'imitation maniéré de l'aristocratie roumaine, mais il ne convient pas de les taxer encore de stéréotypes négatifs (Нягулов 2003: 183-208).

Nous envisagerons ici des textes dont l'action se déroule entièrement ou partiellement en Roumanie, bien que ni les Roumains ni la Roumanie ne soient au centre de l'attention de l'auteur. Il faut préciser ici que si, à l'époque du Réveil national, le Bulgare voyage dans le monde des autres, des étrangers, les voyages parmi les siens, dans les sites bulgares, font de préférence l'objet de sa description. Ce phénomène est lié aux conceptions utilitaires des écrivains. La société bulgare est en train de se transformer et ils considèrent comme de leur devoir d'explorer en premier lieu les voies et les possibilités de cette transformation.

Parmi le peu de relations bulgares de voyages chez des étrangers, il faut compter l'œuvre de Bacho Kiro. Cet instituteur, folkloriste, plus tard révolutionnaire bulgare participant à l'insurrection d'Avril 1876, entreprend un voyage dans les pays balkaniques voisins. Il est conduit par sa curiosité et son envie de connaître les autres. Ses impressions sont publiées en 1874, ces notes de voyage rimées ne prétendent pas à une qualité littéraire particulière.

Voilà comment Bacho Kiro décrit la capitale roumaine :

Bucarest est très bien construit
On reste stupéfait en le voyant
Les coupoles de ses églises brillent
Comme couvertes de plomb.
Ses rues sont toutes droites et non sinueuses.

(Bacho Kiro/ Бачо Киро 1980: 457-458. Traduit du bulgare par Ana Asenova.)

Le voyageur observe la présence de gaz partout, l'éclairage des rues, l'installation d'une canalisation. Des jets d'eau l'impressionnent. Bacho Kiro admire les créations, l'activité humaine, la civilisation avancée des lieux.

Originaire d'une petite ville de Bulgarie du Nord, il ne parvient pas à décrire toutes les merveilles d'un monde nouveau en évolution. Il dit à ce sujet : « Il y a d'autres choses encore, mais je ne les connais pas. Je ne peux rien en raconter. »

Bacho Kiro est captivé par son voyage, par sa rencontre avec un univers neuf. Bien que conscient de l'existence d'objets qu'il n'arrive ni à enregistrer, ni à raconter, ni à expliquer par manque d'expérience de civilisation, il est ouvert à ce monde. Le voyageur s'immerge entièrement dans un voyage l'aidant à exprimer son individualité.

À la même époque, un autre instituteur bulgare, déjà écrivain célèbre – Ilia Blaskov – publie en 1870 le récit *Pauvre Krastinka* (*Zlochesta Krastinka*) qui contient un chapitre sur Bucarest. Cependant, fidèle à ses idées conservatrices, l'auteur perçoit cette capitale, symbole de la civilisation, non comme une ville de création, à la manière de Bacho Kiro, mais comme une cité de la dégradation et du vice. Blaskov prend position contre une nature contrefaite en et par ce lieu. La rivière Dâmbovitza représentait une source de lumière et de pureté pour Bacho Kiro, mais Blaskov la décrit comme trouble et polluée. La capitale privée de nature rend les gens pâles et maladifs. Dans un épisode caractéristique, l'aubergiste conseille aux commerçants et aux artisans de Gabrovo de retourner dans leur patrie, la grande ville les ayant ruinés physiquement et moralement. Voilà donc Bucarest présentée à la fois sous un éclairage positif et négatif, selon les convictions préétablies des auteurs. Bacho Kiro mené par le désir de connaître le monde admire l'activité humaine, le triomphe de la nouvelle civilisation porteuse de progrès, mais ses conceptions conservatrices patriarcales guident Blaskov jusqu'à une toute autre stratégie de conceptualisation (non moins populaire) des toponymes, du natal et de l'étranger, de la nature et de la culture. Dans son cas, la civilisation, l'étranger suscitent la peur et une réaction défensive.

En outre, les impressions qu'ils provoquent forment la base de sacralisations du foyer, de la terre natale/ paradis, de la culture bulgare traditionnelle patriarcale, typiques de la prose et surtout de la poésie de l'époque du Réveil national bulgare.

Ces deux textes – les notes de voyage et la nouvelle – illustrent donc deux conceptions du monde opposées, deux projections littéraires différentes de l'étranger – le cas échéant, de la capitale roumaine. La vision de la ville de Bucarest dans les deux oeuvres est située dans les paradigmes: nature *vs* culture, traditionnel *vs* moderne.

Deux autres nouvelles montrant la vie des Bulgares en Roumanie avant la Libération (1878), présentent l'idée que les Bulgares se font à cette époque des villes roumaines, des Roumains. Ces derniers sont situés cette fois dans les paradigmes: maîtres *vs* serviteurs, pauvreté *vs* richesse, esprit élevé *vs* bassesse morale, amour de la patrie *vs* trahison.

La première nouvelle est *Hadji Nitcho* de Lioubène Karavelov, publiée par le journal *Liberté* (*Svoboda*) en 1870 en Roumanie où l'auteur a immigré. La seconde est: *Sans feu ni lieu* (1882-1884) d'Ivan Vazov. Dans les deux oeuvres figurent des images d'immigrés bulgares et de leur mentalité. Si la description n'est pas centrée sur la Roumanie et les Roumains, ceux-ci restent cependant présents dans la narration et font partie des stratégies du récit.

Les textes décrivent deux modèles diamétralement opposés de comportements d'immigrés. La nouvelle satirique *Hadji Nitcho* de L. Karavelov est construite sur des épisodes dévoilant la dégradation morale d'un Bulgare qui a fait fortune sans scrupules. Dans *Sans feu ni lieu*, Ivan Vazov montre le destin à la fois héroïque et tragique d'étrangers sacrifiant leur vie à la liberté de leur patrie. Dans les deux textes, l'action se déroule en Roumanie. Dans le premier, Hadji Nitcho trouve à Bucarest des conditions idéales pour multiplier sa fortune. Dans le deuxième, Braila offre un refuge à des patriotes.

Chez Karavelov, la nature, la réalité sociale roumaines constituant le fond et le milieu de l'action, donnent aussi à l'auteur l'occasion de développer des analyses sociales. Karavelov procède à une dissection de la société roumaine tout comme il avait dépeint ailleurs la vie de la société de Belgrade (dans sa nouvelle *Le destin a-t-il tort?* écrite en langue serbe). Karavelov décrit la vie, les rues de la capitale roumaine en vue de faire ressortir le contraste entre pauvreté et splendeur absurde, vicieuse. Voici un extrait de sa description des rues de Bucarest le soir:

La chaleur du jour atténuée, les rues de Bucarest s'animent, les gens se mirent à bouger. La pièce comique marchait bras dessus bras dessous avec le drame lourd: la poltronnerie contente et satisfaite d'elle-même marchait à côté de la vie brisée et perdue; l'officier couard foulait la boue à côté du soldat émacié et à demi mort, le paysan malpropre et le charretier ébouriffé marchaient après la femme mondaine habillée comme Mme de Pompadour; le pope obèse et le policier escroc fortuné grec poursuivaient le paysan malheureux qui allait acheter à ses enfants des souliers pour cinq bans... Paroles, rires, bavardages, poudre et rouge... une toux sourde et des râles d'agonie se joignaient pour former un concert terrifiant de sons discordants sous ce ciel serein. Bucarest est splendide, et plus splendide encore sont ses dames et ses seigneurs... (Karavelov / Кравелов 1984: 81. Traduit du bulgare par Ana Asenova.)

Mais ce tableau de la vie nocturne citadine est un simple prétexte pour les réflexions et les jugements de l'auteur:

La splendeur des peuples bruts et arriérés s'exprime par le lustre plat et la fausse dorure; contrairement à la splendeur des peuples sains, cultivés et libres, facilitant la vie de l'homme et lui procurant les moyens de n'être pas obligé de s'occuper de vaines affaires et de prendre soin de sa santé. La splendeur aux temps de déclin ne sert que le vice, la prodigalité futile. L'aristocratie de Bucarest fait partie de cette dernière catégorie. – formule-t-il dans un jugement de sociologue. (Karavelov / Кравелов 1984: 97-98. Traduit du bulgare par Ana Asenova.)

C'est précisément une telle image de la société roumaine, une société de contrastes et de polarisation sociale, qui sera diffusée dans les gros tirages d'écrits bulgares plus tardifs.

La description de l'ambiance, de la réalité roumaines sont à l'origine d'une image de la ville moderne dans les belles lettres bulgares de cette fin de XIX^e siècle. L'espace de la rue n'est plus absent. Il est représenté comme plein de vie (hostile, indifférent ou bien familier du/ des personnages). La rue joue un rôle de *topos* important, significatif des narrations modernes: lieu d'action, de rendez-vous, de déceptions, d'illusions perdues autant qu'endroit d'acquisition d'expérience des relations sociales, de découverte des familiers et étrangers, de formation du « nous » par rapport au « eux ». La présence des images de la ville et de ses *topoi* dans les belles lettres bulgares de la deuxième moitié du XIX^e siècle s'avérera symptomatique: pour ce qui concerne de nouvelles recherches thématiques, pour ce qui concerne les interprétations modernes plus nuancées de l'idée de voie et de voyage, de foyer et d'étranger, pour ce qui concerne la problématisation de valeurs déjà

établies, la fondation de nouveaux stéréotypes sur la perception du familier et de l'étranger.

Le regard de Karavelov est un regard d'analyste et de réformateur influencé par des théories modernes. Ce n'est pas par hasard qu'on le nomme le « sociologue des belles-lettres » (Lekov / ЛКОВ, 1996).

Toutefois, l'objectif du récit de Karavelov n'est pas la critique de l'aristocratie de Bucarest. Sa description est un prétexte: la satire du comportement des Bulgares fortunés en Roumanie semble l'essentiel à ses yeux. Pour Karavelov, la Roumanie est le pays d'accueil à partir duquel de nombreux Bulgares ont la possibilité de travailler pour leur chère patrie. Par contre, à d'autres individus sans scrupules, le pays permet l'enrichissement, l'accumulation d'une fortune par le mensonge, la fréquentation de marchés frauduleux, la trahison. Son héros – ou antihéros – Hadji Nitcho est de ceux-là. Le prototype de Hadji Nitcho est le fameux Hristo Georgiev ayant fait don de fonds pour la construction de l'Université de Sofia, de plusieurs édifices publics bucarestois dont l'Opéra, bâtiment imposant de la capitale roumaine. Il deviendra un personnage omniprésent dans la presse satirique bulgare publiée par l'immigration révolutionnaire bulgare en Roumanie.

Karavelov ne décrit pas la société roumaine de façon univoque, surtout en ce qui concerne l'attitude à l'égard des Bulgares. Un de ses épisodes conte la tentative du gouvernement roumain de contribuer au financement de la construction d'un hôpital à Tarnovo. L'hôpital ne sera finalement pas construit, tous les fonds rentreront dans le compte en banque de Hadji Nitcho.

L'attention de Karavelov est attirée par un autre contraste: celui qui oppose la nature pittoresque, luxuriante des rives de la rivière Ardish (dans la province roumaine) et la vie des paysans. Karavelov souligne que les paysans roumains sont victimes tant des gros propriétaires fonciers roumains que des nouveaux propriétaires bulgares les pillant de façon non moins cruelle.

Les rives du cours d'eau sont très pittoresques, mais la luxuriance de la nature champêtre détonne sur fond de pauvreté et de misère paysanne. Les maisons de ces misérables ressemblent à des porcheries, à des étables et l'éclat fascinant de la végétation verte n'est rien d'autre qu'une raillerie amère sur les haillons portés par le prétendu Roi de la nature. Si la pauvreté n'était qu'extérieure, on pourrait s'y résigner mais comme elle coïncide avec l'humiliation intellectuelle et morale reflétée sur tous les visages, ce phénomène provoque l'indignation de toute âme noble. Rien de noble, rien de viril, rien d'élevé, rien d'humain sur ces visages! Des traits grossiers, parfois repoussants: on

ne voit pas un humain, mais un animal... Entre les poulains, les beaux jeunes taureaux débordant de force vitale, et le bouvier qui garde ce troupeau muet, la différence est insignifiante. Si l'on se demandait lequel est meilleur et plus évolué, on aboutirait à un résultat déplorable, humiliant. Pour tout vous dire, et par là je ne veux juger ni les patriotes, ni les représentants officiels du peuple, les paysans me rappellent maintes fois des esclaves plus que des citoyens roumains. (Karavelov / Каравелов 1984: 97. Traduit du bulgare par Ana Asenova)

Ces observations et réflexions sont à l'unisson des idées de Karavelov sur l'éducation et l'enseignement, dans lesquels il voit la base du progrès humain. L'auteur cherche le responsable d'une situation déplorable et, pour communiquer une réponse, il décrit sa rencontre avec une paysanne roumaine :

Je lui ai demandé de me parler et tous ses propos n'étaient qu'une longue plainte : une vie dure et amère, un époux ivrogne, des enfants ingrats...

– Votre village est très pauvre, lui ai-je dit...

– Notre terre est fertile, nos hommes sont travailleurs, le Seigneur nous donne tout, Saint Dimitar nous aide, mais les propriétaires et les bureaucrates mangent presque tout, – a dit la pauvre femme et elle a penché sa tête encore plus bas. (Karavelov / Каравелов 1984: 97-98. Traduit du bulgare par Ana Asenova)

La femme se plaint du propriétaire foncier : il est « pire diable que les diables » et « veut mentir même à Dieu ».

Ce « diable » s'avère être un Bulgare qui a réussi grâce à des manœuvres frauduleuses et à l'avarice qui le conduit à accumuler une énorme fortune.

Dans la nouvelle de Karavelov, le conflit riche vs pauvre est interprété dans un sens moderne dépassant l'orientation de genre sentimental vs sensationnel et mélodramatique. Karavelov révèle les aspects sociaux du conflit et le situe dans un contexte culturel historique lié justement à la modernité. En ce sens, le transfert de l'action en Roumanie est motivé et naturel. À cette époque, la société roumaine est beaucoup plus avancée que la société bulgare dans son développement : elle fait ses premiers pas vers la modernisation, l'embourgeoisement. L'œuvre commence par un récit de l'enfance de Nitcho dans sa ville natale de Karlovo en Bulgarie. On verra que dans la conception de l'auteur le personnage ne pourra pas atteindre son plein épanouissement dans un espace natal insuffisamment urbanisé.

L'œuvre présente un modèle de narration nouveau pour la littérature bulgare. Grâce à ses recherches sémantiques et thématiques, elle peut être

définie comme «nouvelle éducative» inversée découvrant le paradigme de l'antihéros. Je fais ici allusion à la structure stéréotypée du sujet, liée au destin d'un pauvre jeune orphelin, à son auto-éducation, à sa formation, à l'adaptation sociale positive qui en est le résultat. Chez Hadji Nitcho, le cheminement est affecté d'un signe négatif: il devient orphelin dans une famille pauvre, mais il choisit seul sa formation erronée. Il parvient à s'adapter dans une société où l'argent est la seule valeur, ce qui mène à sa dégradation morale.

L'action se déroule dans deux espaces narratifs: provincial (Karlovo, Bulgarie) et urbain moderne (Bucarest, Roumanie). Ces espaces désignent les oppositions actuelles de cette époque: nature *vs* culture, traditionnel *vs* moderne, familial *vs* étranger. C'est pourquoi la Roumanie et la réalité roumaine s'avèrent l'espace pertinent du récit, dont Karavelov a besoin pour réaliser sa conception créative.

Sans feu ni lieu de Ivan Vazov ne se propose pas non plus de commenter la réalité roumaine. La nouvelle a pour but de montrer le destin martyr des émigrés bulgares bannis de leur patrie trouvant refuge dans une société tout aussi hostile. Vazov crée son œuvre après la Libération, lorsque les idéaux de l'époque sont oubliés. Il arrive à dépeindre en même temps le côté héroïque, le côté tragique et le côté ridicule de ces personnages, dépenaillés, affamés, exclus de la société.

La présence de Braila dans le récit est perceptible, c'est là que l'action narrative principale se déroule. La nouvelle commence par une description de la nuit de Braila, obscure, humide, où seule brille la fenêtre éclairée de la taverne de Strandjata, l'endroit où les émigrés bulgares se réunissent. La ville est présentée sous un jour favorable, elle est splendide, diverse, intéressante dans son multilinguisme et sa multi nationalité. Cependant le plus important pour Vazov est de souligner l'indifférence de la société: «La Roumanie leur offrait certes hospitalité, mais une hospitalité comparable à celle que peut offrir un rivage désert aux navigateurs que la tempête a rejetés brisés et à bout de forces...» (Vazov 1963: 15).

Dans le meilleur des cas, l'attitude envers les patriotes bulgares est d'hostilité et d'indifférence.

Lorsque les émigrés, animés par la flamme du patriotisme, se mettent à chanter des chansons rebelles, une foule surprise se réunit autour de la taverne. «La foule se dispersa, mais du fond du cabaret l'on pouvait entendre quelques spectateurs roumains prononcer ces mots: "Bulgari beti", ce qui signifie "des Bulgares ivres"» (Vazov 1963: 27).

L'indifférence, cependant, ne vient pas seulement de la société roumaine. Les émigrés bulgares sont traités avec mépris et dédain aussi par les Bulgares aisés de Braila. À la fin de l'œuvre, lorsque l'action est transférée en Bulgarie récemment libérée, Makedonski, le seul survivant de la bataille héroïque de Gredetin, balaie un bureau du seul bras qui lui reste tout en subissant le mépris du bureaucrate.

Vazov, de même que Karavelov, introduit plus d'un espace narratif sémiotiquement chargé: en particulier l'espace urbain. Chez Vazov comme chez Karavelov, cet espace est roumain. Chez Vazov cependant, l'élément social n'est pas primordial. Cet aspect n'est que marginal dans le récit. Le trait principal souligné par Vazov, est l'opposition héroïco-tragique vs quotidien banal.

Les émigrés bulgares de Vazov sont tout aussi absurdes dans leur patrie asservie que dans le pays voisin leur donnant refuge, parmi les Roumains comme parmi les Bulgares riches de la patrie récemment libérée. Leur place est dans les combats.

L'antihéros de Karavelov, au contraire, s'approprie tout l'espace et le transforme en lieu et moyen de faire fortune. Pour Nitcho il n'existe pas d'obstacles. Il peut facilement s'emparer même de l'espace cosmique en organisant la migration des Bulgares sur la lune dans un seul but: la recherche des avantages pécuniaires.

Les personnages de Vazov font face à l'indifférence, au faux patriotisme des riches, que Hadji Nitcho personnifie.

Les personnages de Vazov rêvent de voir leur patrie libérée et fixent leurs regards éperdus au-delà du Danube sur la rive d'en face, qui leur semble sombre et hostile. Hadji Nitcho songe une seule fois à la patrie et à sa libération, mais c'est pour se voir dans le rôle de roi de la patrie libérée (par d'autres). Les deux œuvres créent les fondements d'une conception du familier et de l'étranger plus nuancée, différente de la précédente.

En même temps, la présence d'un autre espace narratif non bulgare (mais bien connu) engendre des nouvelles solutions artistiques. La nouvelle *Hadji Nitcho* de L. Karavelov est reconnue par les contemporains comme une réussite de la littérature bulgare. Des années plus tard, les chercheurs souligneront la structuration de genre très intéressante de l'œuvre, la réussite dans l'individualisation du personnage (Penev / ПЕНЕВ 1978: 592), Lekov / ЛЕКОВ 1977: 74), le « jeu » de l'illusion artistique, de la fiction esthétique (Topalov / ТОПАЛОВ 1983: 205) ainsi que les transpositions paradoxales au

cours de la narration (Chernokojev / Чернокожев 1995 : 129-142). *Sans feu ni lieu* fait partie de la chrestomathie littéraire bulgare et elle est reconnue comme le premier vrai chef d'œuvre de Vazov (Igov / Игов 2002 : 306).

Les images de la Roumanie et des Roumains dans la littérature de la fin du XIX^e siècle, même quand elles ne se constituent pas en objet d'intérêt recherché, révèlent des aspects essentiels de la perception du monde par les Bulgares. Elles rendent possible la compréhension du sien et des siens. Elles développent la problématique des valeurs affirmées et provoquent la réflexion sur les valeurs nouvelles ou non encore adoptées. Ces images représentent aussi l'ébauche de futurs stéréotypes dans la façon de percevoir les voisins et les autres.

Bibliographie

- Vazov, Ivan, (Traduction de Roger Bernard), 1963, *Sans feu ni lieu*, Sofia, Editions en langues étrangères.
- Бачо Киро, 1980, "Пътуването ми за Букурещ", in Кирил Топалов / Подбор, редакция, въвеждаща студия и бележки /, 1980, *Българска възрожденска поезия*. Антология, София, Български писател, p. 457-458.
- Данова, Надя, 1994, "Образът на гърците, сърбите, албанците и румънците в българската книжнина", *Българска етнология*, № 3-4, 1994, София, p. 57-124.
- Игов, Светлозар, 2002, *История на българската литература*, София, Сиела.
- Каравелов, Любен, 1984, "Хаджи Ничо", in Любен Каравелов. *Събрани съчинения*. Т. 2, София, Български писател, p. 63-125.
- Леков, Дочо, 1977, *Любен Каравелов*, София, Народна просвета.
- Леков, Дочо, 1996, *Литература, общество, култура. литературно-социологически и литературноисторически проблеми на Българското възраждане*, Пловдив, Макрос – 2000.
- Нягулов, Благвест, 2003, "Румънците и Румъния в българската книжнина (1978-1989)", in Николай Аретов, *Балканските идентичности в българската култура*, София, Кралица Маб, том четвърти, p. 183-208.
- Пенев, Боян, 1978, *История на новата българска литература*. Т. 4, София, Български писател.
- Топалов, Кирил, 1983, *Проблеми на българската възрожденска литература*, София, Наука и изкуство.
- Чернокожев, Николай, 1995, *Любен Каравелов и българското възрожденско време*, София, ИК "Феней".